



*Itinéraire
d'une famille
tranquille*

Gabrielle Vignon



*Itinéraire
d'une famille
tranquille*



*Itinéraire
d'une famille
tranquille*

Gabrielle Vignon

A mon frère

Charles Belon †

I

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé FOREZ, qui, en sa petitesse, contient ce qu'il y a de plus rare au reste des Gaules, car, étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays, est le plus beau de la plaine, ceinte comme d'une forte muraille des monts assez voisins, et arrosée du fleuve de Loire, qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé et orgueilleux, mais doux et paisible ».

C'est en cette contrée idyllique, dont Honoré d'Urfé parle de si poétique façon, que notre famille a vécu depuis plus de 400 ans ! Encore faut-il préciser que ce célèbre écrivain était rive gauche (La Bastie), alors que nous étions rive droite (Saint-Galmier). Un peu le faubourg Saint-Germain par rapport au Marais.

C'est, en effet, à Saint-Galmier que notre généalogiste familial, Charles Belon, a retrouvé le berceau de notre famille. Voici comme il nous dépeint, dans l'enthousiasme de sa découverte, ce pays où vécurent les nôtres.

« C'est une charmante ville, perchée sur une colline, qui domine la plaine du Forez. Après la conquête de la Gaule, les Romains découvrirent les vertus des eaux qui sourdent au pied de cette colline, et y installèrent thermes et campement. La cité se développe peu à peu et prend le nom de Aquæ Segetæ, d'autres disent de Vicus Audiaticus.

La ville doit son nom actuel à Sanctus Baldomerus ou Waldemar. C'était un serrurier ou un cloutier, artisan modèle. Un abbé de Lyon remarque sa piété et le fait élever au sous-Diaconat. Ayant vécu humble et pauvre en l'Abbaye de Saint-Just à Lyon, il y mourut vers l'an 650. Canonisé peu après, ses reliques furent transportées dans la cité d'Audiaticus, qui prit alors le nom de son Saint Patron : Sanctus Baldomerus est devenu Saint-Galmier. »

Voilà le décor planté.

Et si vous voulez maintenant vous faire une idée de ce qu'étaient les habitants de ces heureuses contrées, revenons à Honoré d'Urfé. Je le cite : « Or, sur les bords de ces délectables rivières, on a vu de tout temps quantité de bergers, qui, pour la bonté de l'air, la fertilité du rivage et leur douceur naturelle, vivent avec autant de bonne fortune qu'ils reconnaissent peu la fortune ».

Nous n'étions pas des bergers. En ce temps, où le Ministre du Roi affirmait avec satisfaction : « Pâturage et Labourage sont les deux mamelles de la France », les Belon étaient gens de la ville. Ils exerçaient un métier.

Sur les registres paroissiaux, ils sont dits : Maître Armurier, Maître Tisserand, Fabricant de feutre, Chapelier, parfois Marchands, rarement.

Je vous le dis tout de suite, pour que vous ne soyez pas déçus, Charles Belon, notre Généalogiste, qui s'est livré à ces recherches familiales depuis plus de 10 ans, n'a fait aucune découverte mirifique.

Pas de condisciple de Napoléon Bonaparte à l'École de Brienne, ou de banquier du Kédivé, pas de conquistador, pas de Ministre du Roi d'Espagne ou de l'Empereur d'Autriche, ni de Gouverneur des Indes, ni Pacha, ni Bey, pas d'Empereur romain, par d'Empereur de Chine ; pas le plus petit personnage glorieux, comme il en pleut dans tant de nos familles parentes ou alliées. Pas même, Seigneur, le plus petit Saint, canonisé par notre Sainte Mère l'Église Catholique et Romaine. Rien qui sorte de l'ordinaire. Seulement de braves gens, fidèles à leur coin de terre, bons chrétiens, estimés de leurs concitoyens (comment en douter à voir leur nom si souvent mentionnés comme parrains et marraines sur les registres paroissiaux !...).

A titre d'exemple : vers le milieu du XVII^e siècle, que de petites filles, à Saint-Galmier, furent prénommées Lucrèce, parce qu'elles avaient pour marraine notre vénérable aïeule, Lucrèce Belon.

On peut les supposer, ces braves gens, sains et solides, (je pense qu'en 1640, il n'y avait pas beaucoup de personnes à vivre, comme Pierre Belon, jusqu'à 81 ans).

Ils sont prolifiques : 14 à 16 enfants dans une famille est chose courante, au moins jusqu'à la Révolution. Beaucoup de ces enfants sont encore vivants à la mort de leur père, fait rare à une époque où la mortalité infantile est très élevée.

Et voyez-vous, abreuvés depuis leur jeune âge, de la merveilleuse eau de Saint-Galmier, teneur optimale en fluor garantie, je gagerai que tous ces braves gens avaient de bonnes dents.

Le plus ancien "ancêtre", que notre généalogiste familial ait découvert (le 1024ème pour mes enfants, le 2048ème pour mes petits-enfants, suivant la méthode enseignée à l'Université d'Angers), est :

- Jacques Belon, tisserand, né à Saint-Galmier vers 1605. Il épousera Marcelline Charrat. Ils auront 7 enfants.
- Antoine, né vers 1635, exerça la profession de vigneron.
- Jean, né en 1638,
- **Pierre**, né en 1640, notre ascendant,
- un autre Pierre, né en 1645,
- et probablement Jeanne,
- Claire,
- une autre Claire, dont la marraine est Claire Belon, une sœur de son père, mariée à Pierre Sorlin.

Nous sommes au mois de janvier. Il fait un temps printanier. L'air est aussi "délectable" que dans le roman de l'Astrée. Mon jardin est plein de fleurs : le jasmin d'Espagne illumine, d'une opulente cascade de corolles jaune vif, le mur de la maison ; les roses de Noël étalent au soleil leurs pétales nacrés ; les perce-neige croient que le printemps est arrivé ; les saxifrages, que je croyais "perdus, disparus", font les fiers dans un des massifs.

Un temps qui invite à goûter la douceur de vivre... Mais pas question de musarder, les "ancêtres" sont là, qui semblent guetter ma paresse et mes défaillances. Au travail !!

Le fils de Jacques, Pierre Belon (1640-1721), épousa une jeune personne au charmant prénom : Mathie Bergier (1635-1707). Ils eurent "seulement" 5 enfants.

- **Gabriel** qui continuera notre lignée,
- Claire-Marie qui épousa successivement Jean Lardier et François Vallois,
- un autre Pierre,
- Jeanne et une autre Jeanne.

Nous arrivons maintenant à Gabriel Belon (1673-1707) qui lui, épousa une femme dont le prénom, aujourd'hui assez inhabituel, a un parfum de Renaissance Italienne et de scandale de Cour, Lucrèce Basson. Ils eurent bien sagement 14 enfants :

- Pierre en 1695
- Marie, en 1696
- Jacques, en 1698,
- Marie-Claire, en 1702,
- **Gilbert**, en 1704, notre ascendant,
- Claire-Marie, en 1706,
- Jean, en 1708
- François, en 1710,
- Lucrèce, en 1711
- un autre Pierre en 1713,
- Cécile en 1714,
- Jeanne, en 1716,
- Gilbert, en 1718.

Gilbert, ou Gélibert Belon (1704-1740), épousa Louise Gaucher. Ils eurent onze enfants :

- Marie-Lucrèce, en 1727,
- **Pierre**, en 1728 (notre ascendant),
- Jacques, en 1729,
- Michel, en 1731,
- Marianne, en 1734,
- Françoise, en 1735,
- un autre Pierre en 1738,
- Pierre-Gabriel, le 1er janvier 1739,
- Claude, en 1739,
- et Claire, en 1740.

Contrairement à son grand-père Pierre, qui vécut jusqu'à 81 ans, Gélibert mourut jeune. Il n'avait, en effet, que 36 ans, lorsqu'il laissa sa femme veuve avec 11 enfants. Comment Louise allait-elle élever tout ce petit monde ? Son aînée n'avait que 13 ans, la plus jeune, Claire, quelques mois. Qu'à cela ne tienne ! Louise va se remarier avec un dénommé Benoît Thomas, Louise était-elle très séduisante ou... très fortunée ? Benoît était sûrement très courageux, et peut-être aussi amoureux. L'histoire ne le dit pas.

Pierre, le 2ème enfant de Gélibert, avait 12 ans à la mort de son père. Il était le fils aîné, après Marie-Lucrèce, sa sœur, d'un an plus âgée. A-t-il mal accepté le remariage de sa mère ? A-t-il senti un attrait irrésistible pour la grand ville ? Je ne sais, mais Pierre sera le

premier Belon à quitter Saint-Galmier pour Saint-Etienne.

Pierre Belon (1728-1799) épousera la petite-fille d'un Maître Armurier, Marguerite Molino ; il achètera une maison, sise au 16 de la rue de la Ville ; cette rue qui longe l'église Saint-Etienne, ou grande église ; et il aura 16 enfants :

- Louise, en 1755,
- Benoît, en 1756
- Jean-Baptiste en 1758,
- autre Jean-Baptiste en 1759,
- Marie-Anne en 1760,
- **un autre Jean-Baptiste** (notre trisaïeul),
- un autre Benoît, en 1764
- Marie, en 1766,
- un autre Benoît, en 1768,
- André, en 1770,
- Louise-Antoinette, en 1771,
- Benoîte, en 1773,
- un autre Jean-Baptiste, en 1774,
- Claudine, en 1779,
- Gabrielle, en 1780.

En 1799, à la mort de son père, André était "aux armées".

Claudine a épousé Michel Fayet, armurier, rue St-Jacques et Gabrielle, Jean-Baptiste Faure, armurier, rue de l'Hôpital.

Peut-être allez-vous trouver l'énumération du nom de tous ces braves gens un peu ennuyeuse, ou monotone.

Pour vous faire apprécier l'obstination et le travail que cela représente, je vais vous donner maintenant de larges extraits du journal tenu par Charles Belon, pendant ses recherches.

Il a déjà exploré, pendant des semaines, les archives de la Mairie de Saint-Etienne. Il arrive maintenant à l'année 1799, l'année de la mort de Pierre Belon. Tiens ! Pierre n'est pas né à Saint-Etienne ? Il est né en 1728 à Saint-Galmier. Charles va courir à Saint-Galmier et renouer le fil des générations.

II

EXTRAIT DU JOURNAL DE CHARLES BELON PENDANT SES RECHERCHES GÉNÉALOGIQUES

Séjour à Saint-Galmier

Arrivée à Saint-Galmier le dimanche 1er octobre, en fin d'après-midi ; l'Hôtel des Voyageurs, où je voulais descendre, étant fermé, je m'installe à l'Hôtel du Forez, parfaitement inconfortable.

Étant sorti, je remarque qu'il y a, dans les sous-sols de la Mairie, une exposition sur le thème : "l'imprimerie à l'heure de la bande dessinée".

Je rentre et fais connaissance avec Monsieur Jacquemont, Président des "Amis du Vieux Saint-Galmier" et, je crois, notaire. Il me dit que les différentes Études de Saint-Galmier ont fusionné, à l'exception, peut-être, d'un notaire ; les autres n'ont pas déposé leurs archives aux "Archives Départementales". C'est regrettable. Cela aurait permis d'avoir les dites archives gratuitement classées et reliées par année.

Un ami du notaire, que j'ai surnommé intérieurement « l'homme à la cape », me signale qu'il possède un vieux "terrier", malheureusement incomplet et en mauvais état. Il me promet de regarder s'il y trouve le nom de Belon. Je remercie aimablement « l'homme à la cape », sans trop croire à ses promesses.

Lundi 2 octobre

La Mairie est ouverte au public de 10 heures à midi et de 14 heures à 16 heures. Passant devant la porte à 8 heures 45, et voyant la porte ouverte, je fonce. La personne d'âge moyen qui me reçoit me dit que c'est le Garde Champêtre qui s'occupe des vieilles archives. Je suis prié de patienter en attendant son arrivée vers 9 heures 30.

A l'heure dite, voilà l'homme qui se présente. Il m'explique qu'il n'a pas beaucoup d'archives datant d'avant 1700, l'ancien Maire les ayant emportées chez lui, on ne les a jamais retrouvées.

Il va voir cependant, me dit-il, ce qu'il peut faire pour moi. Il part à la recherche d'une grande échelle qu'il introduit laborieusement dans le Bureau du Maire. C'est, en effet, dans ce bureau, en haut d'une grande armoire que sont conservées les dites archives.

Le Garde Champêtre m'apporte alors tous les registres du XVIII^e siècle. Pour le XVII^e, il ne reste presque rien, seulement les registres de 1681 à 1699.

Pour moi, qui espérais trouver des archives remontant, en continu, au moins jusqu'à 1635, c'est une grosse déception. On m'installe dans une petite pièce, entre la salle de réception du public et le bureau du Maire, et me voilà au travail.

Disons tout de suite que le personnel est assez gentil pour m'admettre de 8 heures 30 à midi, et de 14 heures à 18 heures, ses propres horaires de travail. Ainsi, je ne perdrai pas de temps.

Je commence ma "quête" à l'année 1691, prenant note, toutes les fois que je vois le nom Belon ou Basson, ou d'autres, qui, à tort ou à raison, me paraissent concerner la famille ou des apparentés.

Claire Belon apparaît, très souvent, comme marraine d'un grand nombre de pouspons.

Il en est de même pour Lucrèce Basson et cela représente pour le Saint-Galmier de l'époque, un paquet de petites Lucrèce.

Gabriel Belon est également parrain d'un tas de petits mioches. Je retrouve, également, une sœur de Lucrèce Basson, prénommée Claire...

Je trouve, à ma grande joie, l'acte de mariage de Gabriel Belon et de Lucrèce Basson, le 15 février 1695.

Cet acte me donne le nom de leurs parents, ce qui me permet de remonter une nouvelle génération, soit Pierre Belon, époux de Mathie Bergier, et Gilbert Basson, époux de Claire Coignet.

Le jeune couple ne perd pas son temps... Nous découvrons successivement les naissances de :

Pierre, le 17 décembre 1695,

Marie, le 30 décembre 1696,

Jacques, le 26 octobre 1698,

Marie-Antoinette, le 8 mars 1701,

Marie-Claire, le 17 avril 1702,

et enfin, **notre ascendant, Gilbert Belon**, né le 7 mars 1704.

Voilà pour la première journée.

Mardi 3 octobre

Compte tenu des registres de Saint-Galmier, dont les doubles manquent aux Archives Départementales, à Saint-Étienne, je décide d'exploiter ceux de Saint-Galmier pour les années qui manquent à Saint-Étienne, c'est-à-dire de remonter jusqu'à 1737 et voir également les années 1752 et 1753.

Ceci pour relever, notamment, ce qui peut concerner les enfants de Gabriel Belon ; mais, avant de commencer ce travail, je décide de vérifier tous les documents qui m'entourent. C'est ainsi que je tombe sur un vieux registre des mariages pour l'année 1604, mais il est très mal écrit, qui plus est en caractères gothiques, ce qui le rend illisible, sauf pour un spécialiste entraîné.

Il y a aussi tout un stock de livres, reliés pleine peau, intitulés "Obligations de quittances". Il semblerait que ce soit le répertoire des contribuables et des impôts payés par eux. Malheureusement, (car je crois que cela aurait été intéressant), l'écriture d'une gothique illisible dépasse de très loin mes compétences...

Je continue à lire le presque illisible registre de baptêmes de 1635 à 1645... tout à coup, boum !... je tombe sur l'acte de baptême de Pierre Belon, fils de Jacques et de Marcelline Charat, et je note qu'en 1645, ils eurent un second enfant, également prénommé Pierre.

Donc, deux Pierre, des mêmes parents, l'un en 1640, l'autre en 1645.

Ce sera du sport pour trouver duquel nous descendons réellement. C'est probablement du premier. Je m'explique... C'est le premier qui, toujours vivant en 1713, devient parrain de son petit-fils Pierre Belon, fils de Gabriel et de Lucrèce.

En confirmation, son acte de décès (1721), le donne âgé d'environ 80 ans, donc né vers 1640 (C.Q.F.D.). C'est donc bien le premier qui est le nôtre.

Après ce beau résultat, ayant tiré tout ce que je pouvais du Registre des Baptêmes, je reviens à ceux de la fin du siècle, que je remonte depuis le mariage de Gilbert et Lucrèce, pour faire, au plus près, le compte de leurs enfants, et j'arrive, comme déjà dit, au chiffre respectable de 14.

Puis, ce pauvre Gabriel Belon décède le 21 octobre 1718, à la fleur de son âge, laissant la courageuse Lucrèce avec tous ses enfants sur les bras.

... La mère de Gabriel était elle-même décédée en 1707, à l'âge de 72 ans, ce qui la fait naître vers 1635, et lui donne cinq ans de plus que son mari Pierre, né en 1640.

... Curieusement, je ne trouve aucun acte de décès des enfants de Gabriel et Lucrèce avant la mort de leur père...

Peu de temps après la mort de Gabriel, son fils Jacques se marie, en 1721, avec Catherine Mingear et, à leur tour, commencent à avoir des enfants, Claude, Pierre...

Ainsi, pour cette journée, j'arrête mon effort de recherche à l'année 1725.

Avant de rentrer à l'hôtel, je vais faire une petite visite au Curé du lieu. Je lui parle de la Vierge du Pilier, très belle statue de l'église de Saint-Galmier. Il me dit que cette statue n'a rien à voir avec la Vierge du même nom qui apparut à Saint Jacques à Sarragosse, du vivant de la Vierge Marie, un jour où l'apôtre, découragé par ce qu'il croyait être l'inefficacité de son apostolat en Espagne, avait demandé à la mère du Christ son aide et son secours. Comme preuve de son apparition, la Vierge Marie avait, après son départ, laissé à Sarragosse le pilier sur lequel elle était apparue.

La Vierge de Saint-Galmier est, en réalité, "Notre-Dame de Grâces".

Je dis également au Curé mon intention de prendre la route pour Compostelle, au départ de Saint-Galmier. Il m'offre l'hospitalité à la cure, pour la nuit qui précédera mon départ.

Mercredi 4 octobre

Je passe la matinée à explorer les archives de 1728 à 1737, en prenant copie de nombreux actes concernant de près, ou de moins près, la famille Belon. En 1733, je note le décès de Lucrèce à l'âge de 60 ans.

A 11 heures, je quitte Saint-Galmier pour Saint-Étienne, par la petite route que je prendrai, si Dios quiere, pour partir à Santiago de Compostela.

Certificat de naissance de Gabriela Belon

Don Custobal Martinez y Garcia Abogado,
Juez Municipal de esta ciudad:

CERTIFICO: Que en el libro doscientos setenta y siete de la Sección de Nacimientos del Registro Civil de mi cargo, al folio doscientos diez y siete aparece inscrita la de Gabriela Luisa Belon Lancon hija legítima de D. Juan Bautista Belon Pupil y de D.ª Luisa Lancon Chatain que nació a las once horas del día once de Marzo de mil novecientos trece Nieta por línea paterna de D. Arnaldo Belon y de D.ª Ana Pupil y por línea materna de D. Carlos Lancon y de D.ª Lorenza Chatain

Lo relacionado más por extenso consta de su original a que me refiero. A petición de parte y a efectos de particulares expido la presente que firmo y sello en Lortca a quince de Septiembre de mil novecientos veinte.

Custobal Martinez

Julio Orta

III

Comme vous pouvez le supposer, Charles Belon, avant d'aller user ses yeux sur les Archives Paroissiales, Municipales, Départementales et Notariales, a exploré et classé les archives familiales venant entre ses mains à la mort de notre père.

Et là, nouveau mystère !...

Il trouve un dossier complet, concernant... Mariette Fayolle... !

Mais qui est donc Mariette Fayolle ?

Tandis que Charles investigate, analyse, suppute et... tombe un peu amoureux de ce mystérieux fantôme féminin, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé.

Mon parrain vient de mourir. Je parle de Louis Belon, le frère de mon père, qui, pour cause d'éloignement et de service militaire, n'a pas été présent le jour de mon baptême, à San Mateo à Lorca. C'est, modestement, le sacristain de la paroisse qui, ce jour-là, a pris pour moi un engagement dont je vis.

Je ne sais rien de lui, n'ayant pas sous les yeux le fac simile, ou pour parler moderne, la photocopie de l'acte officiel. Ci-contre certificat de naissance.

Je possède également un double de mon Acte de Confirmation... et j'y tiens ! Vous allez voir pourquoi !

Vous ne vous étonnerez plus de rien quand vous saurez que j'ai été comblée de la surabondance et munificence des dons du Saint-Esprit, à l'âge de... 2 ans et demi, le 9 décembre 1915. Et, qui plus est, j'ai été brillamment parrainée. Je cite le texte espagnol : « siendo padrinos, los Altísimos Señores Don Victor Mellado, Perez de Meca y Doña Emilia Perez de Meca y Marin, Condés de San Julian ».

Certificat de Confirmation de Gabriela Belon



B.1.377,529 *

Lic^{do} Don Pedro Martinez Romero, cura propio de la Iglesia Parroquial de San Mateo, y arcipreste de esta ciudad de Lorea y su partido - Certifico: Que en el libro cuarto de confirmaciones, folio ciento uno, se halla la partida de. —

Gabriela, hija de Don Juan Bautista Belon y Doña Maria Luisa Larcon que fue confirmada por el Excmo. e Ilmo. Señor Don Vicente Alonso Salgado, del orden de las Escuelas Pías, Dignísimo Obispo de esta Diócesis de Castagena, el día nueve de Diciembre de mil novecientos quince, en la capilla de la Purísima Concepción (San Francisco) siendo padrinos los Ilmos. Señores Don Victor Mellado Peron de Meca y Doña Emilia Peron de Meca y Marin, Condes de San Julian.

Lorea diez y seis de Agosto de mil novecientos veinte.



Lic. Pedro Martinez
Romero

Je crois presque inutile de traduire, tant sont grands vos progrès en langue espagnole : « les parrains étant les Éminentissimes Seigneurs Don Victor Mellado et Perez de Meca et Doña Émilía Perez de Meca et Marin, Comtes de Saint Julien »...

Après ce hors-d'œuvre, pour le panache, revenons au parrain qui vient de mourir.

Quelle n'est pas ma surprise, quelques temps après ce décès, de recevoir un paquet, très mal ficelé, sentant la poussière et le grenier : c'est "ma part d'héritage", dûe à la gentillesse de ma petite sœur qui, pour me faire plaisir, a sauvé ces quelques épaves de la charrette du chiffonnier. Vu l'état de vétusté, et pour parler franc de saleté, de ce colis, il a dû être abandonné pendant des années dans un grenier.

Après un nettoyage sommaire, je découvre une peinture sur cuivre de Domenico Zampieri, représentant "le Martyre de Saint Étienne », entourée d'un cadre de bois doré, d'époque Louis XVI. Le cadre a été recouvert d'une large bande de peinture noire. Celui, ou celle, à qui ce cadre a appartenu, a voulu ainsi dire sa douleur et porter le deuil du Roi martyr.

Le paquet contient également quatre gravures du XVIII^e siècle, sur le thème : « la Mère et l'Enfant ». Surprenant chez un homme sans enfant, mon parrain, et j'allais dire célibataire (il s'est marié sur le tard, et est devenu veuf assez vite) ; à cela, vient s'ajouter un jeu d'échec, auquel il manque plusieurs pièces, remplacées par d'autres, plus petites ; un échiquier ; et, pour finir, un lot de livres.

Et c'est là où le mystère s'épaissit.

Ces livres, reliés cuir et gravés de lettres d'or, ont appartenu à... devinez un peu... Mariette Fayolle...

Mariette Fayolle ? Connais pas. Je n'ai jamais entendu parlé d'elle.

La première idée qui me vient en tête est que l'oncle, et parrain, avait une petite amie, et que nous l'ignorions tous.

Un bref examen des dates réduit à néant cette première hypothèse. Les livres sont datés (très soigneusement d'ailleurs) de 1820, 1818. La petite amie serait plus que centenaire !

Je commence à examiner les livres avec une attention neuve. Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. Et moi, savoir qui est Mariette Fayolle, cela me ferait bien plaisir.

Je vais être édifiée. Mariette Fayolle était une femme d'une haute spiritualité, d'une grande élévation d'esprit. Sa bibliothèque va de "l'âme unie à Jésus-Christ" à un livre de prières "au Cœur divin de Jésus", en passant par "l'âme élevée à Dieu", ou "l'âme contemplant les grandeurs de Dieu". Et, ce qui me la rend plus proche, car je trouve la spiritualité de ce saint très adaptée à la vie de tous les jours des femmes de toujours, un livre sur "La spiritualité de Saint-François de Sales».

Tous ces livres, soigneusement marqués d'un "ex libris", ce qui ajoute un nouveau trait à la personnalité de Mariette : c'est une femme cultivée et soigneuse? Pourquoi notre père ne nous a-t-il jamais parlé d'elle.

1818 : c'était hier...

Et voici qu'en feuilletant ces souvenirs d'un passé dont je ne sais rien, un minuscule feuillet, écrit d'une encre éteinte, glisse entre mes doigts.

Je lis :

*« Je vous aime, chère Angeline.
Votre amie pour la vie, Antonie.
Je ne peux vous dire que cela ce soir,
Je suis bien contente, vous m'avez comprise, je suis bien aise.
Adieu, adieu, à demain où je pourrai vous embrasser ».*

Au dos de ce minuscule feuillet, l'adresse :

« A mademoiselle et amie de cœur d'Antonie, à Angeline ».

Touchant message, plein de charme et de mystère, un peu mièvre aussi peut-être.

Quel âge avait Antonie, quel âge avait Angéline, et pourquoi ce message d'amour se trouve-t-il dans le livre d'heures de Mariette ?

Charmant mystère, ombres évanescentes, messages romantiques.

En ce moment, mes doux fantômes, je vous sens flotter, autour de moi, Ô ! mes trois Grâces, aimable trio, Mariette, Angeline, Antonie. Soyez heureuses, réunies pour l'éternité.

Soyez heureuse, Mariette, vous qui aimiez les enfants, vous, la stérile, qui avez tapissé votre chambre de gravures à la gloire de la maternité. Soyez heureuse, âme en mal d'amour, je vous aime, Ô ma chère ombre.

Mes trois vierges, Mariette, Angeline, Antonie, vos cœurs débordant d'amour inemployé, déversez-en le trop-plein sur celle qui vous chante et vous fait revivre en racontant votre histoire.

Mariette, Angéline, Antonie, j'espère, lorsque vous échangiez ces messages amoureux, que vous étiez encore des adolescentes, mal à l'aise dans leur cœur.

Mais cela ne répond pas à ma question. Que fait Mariette Fayolle dans nos archives familiales ?

Nous finirons bien par le savoir et nous commençons à cerner le personnage mystérieux et sympathique de Mariette Fayolle.

Nous allons apprendre encore, qu'elle confia la direction de son âme à un prêtre, natif comme elle de Saint-Chamond, le Révérend Claude-Marie Boutte. Nous avons retrouvé une partie de leur correspondance édifiante. Nous savons aussi qu'elle donna à ce saint prêtre, en signe de respectueuses affection, son bien le plus précieux : un Christ en ivoire. Si le directeur de conscience mourait avant sa pénitente, le Christ devait revenir à celle-ci. Ce qui se produisit effectivement. Je crois pouvoir affirmer que le beau Christ en ivoire, que j'ai admiré chez ma grand'mère, était le Christ de Mariette.

Nous savons aussi que Mariette, qui possédait peu de choses, fit , le 1er juillet 1839, son testament.

« Au nom de la très Sainte et très Auguste Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Estprit... ». Ce n'est peut-être qu'une formule, mais il me plaît, à moi, que Mariette ait manifesté amour et vénération à Dieu Trinité. Moi qui vis à une époque où les chrétiens, ariens qui s'ignorent, n'invoquent plus dans leurs prières ni le Père, ni le Saint-Esprit, mais la seule personne du Christ, un Christ un peu révolutionnaire, un peu syndicaliste, mais de toute façon très "sympa". J'aime Mariette honorant la très Sainte et très Auguste Trinité.

Nous savons, enfin, qu'elle mourut, chère âme, en 1873, âgée de 83 ans, et que Jean-Baptiste et Arnaud Belon, l'oncle et le père de mon père, firent inhumer "leur parente", dans notre caveau familial, au Crêt de Roch à Saint-Étienne.

Reçu de 1000 livres signé par Claude Fayolle
à sa belle-mère Marie Font

Je reconois avoir reçu de M^{re} Font
veuve Duchateau la somme de mille livres sur les droits
de Legitime de ma femme M^{re} Duchateau
sans prejudice du surplus à S^r Chamond
Ce 28^e Mai 1789. C^{de} Fayolle

M^{re} Font

A force d'obstination, de recherches, de persévérance, de chance aussi, et, je crois, d'un courant de sympathie qui, très vite, est passé entre elle et moi, je crois être arrivé à cerner un peu la personnalité de Mariette.

C'est une femme de caractère, aux convictions bien affirmées, catholique et royaliste, cultivée, taquinant un peu le latin, aimant les arts et les enfants, entourée d'amis fidèles, mais aussi, me semble-t-il, cachant, avec dignité, je ne sais quelle blessure, quel douloureux secret.

Ce que je ne sais toujours pas, c'est ce que vient faire Mariette Fayolle dans la famille Belon !

Je vais bientôt le découvrir.

Mariette, ô tristesse, n'est pas de notre famille ; enfin, je m'explique. Ce n'est pas elle, vierge dure et pure, qui est notre aïeule, mais sa mère, Marie.

Écoutez l'histoire, c'est une histoire d'amour.

En 1790, un certain Claude Fayolle, moulinier en soie, s'embarque à Rouen pour les Iles. Les temps sont troublés et bien des raisons pouvaient motiver ce départ aventureux.

Celles de Claude Fayolle devaient être d'importance, pour abandonner, au logis, une toute jeune femme, Marie, de 20 ans sa cadette, et deux petites filles en bas âge, Claudine et Mariette. Décision pourtant réfléchie et prise en accord avec toute la famille : sa belle-mère, Marie Font lui remet, à cette occasion, un pécule de 1 000 livres.(voir ci-contre)

Je ne sais rien de la traversée, mais notre Claude Fayolle arrive en l'île Saint-Barthélemy, près de la Guadeloupe, et s'installe dans la ville de Gustavia. Là il ouvre un entrepôt-boutique, où l'on trouve de tout, vivres et munitions, vêtements et chaussures...

Pendant quelques années, les choses vont leur train. Claude Fayolle donne des nouvelles, ou oublie d'en donner ; Marie Duchateau, la maman de Claudine et Mariette, élève ses filles et attend.

A partir de 1794, plus de nouvelle.

Que s'est-il passé ?

Le mari voyageur est-il mort tragiquement ? A-t-il, en revenant au pays, péri en mer ? A-t-il choisi une autre compagne dans cette île lointaine, au climat capiteux ? A-t-il refusé, délibérément, de rentrer dans un pays où la révolution a tout bouleversé? Mystère !

Mais le fait est là, Claude Fayolle n'est jamais revenu au pays. Le mythe de l'oncle d'Amérique est né ; puis, au long des générations, s'est étoffé. Aucun de nous n'aurait été étonné, un beau jour, de voir sonner à notre porte, plein de jovialité et de dollars, un cousin d'Amérique, à la recherche de ses "racines", dans la vieille Europe.

Pour Marie Duchateau, épouse Fayolle, l'absence n'est qu'une dure réalité.

Si l'on en juge par l'éducation qu'elle a donnée à ses filles, Marie Duchateau est une femme de grande valeur, abandonnée, sans nouvelle, elle continue à attendre.

La loi et l'usage, lient, jusqu'à la mort, la femme abandonnée au mari disparu. Le Code Napoléon, libéral, va apporter un adoucissement à cette loi sévère, il suffira désormais d'attendre... 20 ans, pour qu'un mari disparu soit supposé décédé et que la femme abandonnée puisse refaire sa vie... Marie attendit 6 ans. Elle avait 29 ans, quand apparut dans sa vie un timide jeune homme aux yeux gris, nommé Jean-Baptiste Belon.

Ce jeune homme de 25 ans est doux, silencieux et pacifique, bien que fils d'un armurier et portant un nom qui pourrait bien avoir quelque chose à voir avec la déesse de la guerre Belone. Habitant, de surcroît, une ville à qui la Révolution a imposé, (pour un temps), le nom de Armesvilles, et ayant comme patron un saint au tempérament plutôt rude : Saint-Jean Baptiste. Jean-Baptiste est le 6ème enfant d'une famille qui en compte 16 ou 17.

Puisque la motivation de mon entreprise est de vous faire connaître cette famille qui, aux alentours de 1800 porte le nom que j'ai porté, et vit dans la ville où j'ai vécu, accordez-moi le plaisir de faire l'appel des frères et sœurs de Jean-Baptiste qui vient de tomber amoureux de Marie Duchateau, supposée veuve de Claude Fayolle, disparu à l'horizon du soleil couchant :

1 - Louise, 1755

2 - Benoît, 1756

3 - Jean-Baptiste, 1758

4 - un autre Jean-Baptiste, 1759

5 - Marie-Anne, 1760

- 6 - un autre Jean-Baptiste, 1760, celui dont nous racontons l'histoire
- 7 - une autre Louise, 1763
- 8 - un autre Benoît, 1764
- 9 - Marie, 1766
- 10 - un autre Benoît, 1768
- 11 - André, 1770
- 12 - Louise-Antonette, 1771
- 13 - Benoite, 1773
- 14 - un autre Jean-Baptiste, 1774
- 15 - Claudine, 1779
- 16 - Gabrielle, 1780

Nous aurons l'occasion de reparler de cette petite Gabrielle.Belon, qui épousera Jean-Baptiste Faure-Belon, et dont le fils, Christophe fût un des grands Maires de Saint-Étienne. Une rue porte encore aujourd'hui son nom.

La famille de Pierre Belon était originaire de Saint-Galmier. La voilà installée à Saint-Étienne, dans une rue qui grimpe jusqu'à la Grande Église : le rue de la ville.

Marie Duchateau, épouse de Claude Fayolle, habite Saint-Chamond, où elle vit seule avec ses deux filles, Marie-Claudine et Mariette, depuis le départ aux Antilles, en 1790, de son mari Claude Fayolle.

Comment Marie et Jean-Baptiste se sont-ils rencontrés ? Par quels moyen de locomotion Jean-Baptiste allait-il à Saint-Chamond ?

Il n'y avait pas, en ce temps-là, de puissantes machines japonaises pour transporter, dans le vent et la vitesse, de jeunes dieux casqués, aux pieds de la femme aimée. Mais il y avait des voitures à chevaux... Et Jean-Baptiste, "le jeune" fils de Pierre, qui circulait dans toute la région, en possédait une? Homme soigneux, il l'entretenait régulièrement, et il conservait ses factures...

C'est ainsi que nous savons que Monsieur Bellon (sic) a payé à Monsieur Duplay, une facture pour "entretien de la voiture", où ont été effectués les travaux suivants :
Bougé la mécanique de la voiture, révisé tous les boulons des écrous, gressé (sic) la voiture.

Ainsi assuré, notre Jean-Baptiste pouvait galoper à bride abattue aux pieds de sa belle.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que tout se passa à l'insu de Pierre, père autoritaire et redoutable.

Ce que l'on peut supposer, c'est que la pieuse et austère Marie ne sut pas résister au regard du garçon timide qui l'implorait. Elle avait 29 ans et vivait seule depuis plus de 6 ans. On sortait à peine d'une révolution qui, pour tous, avait été difficile à vivre. Il y avait de la folie dans l'air. Marie et Jean-Baptiste ne résistèrent pas à l'amour qui les poussait l'un vers l'autre. Le 28 décembre, naquit un petit Jean-Baptiste, dont la maman ne portera jamais le nom de Belon. Elle n'avait pas attendu 20 ans le retour, improbable, d'un mari disparu à l'horizon du soleil couchant ; elle ne pouvait se marier. Dura Lex.

Son fils, Jean-Baptiste, fût officiellement et légalement reconnu comme légitime, par jugement du Tribunal Civil de Saint-Étienne, le 27 avril 1805. Il n'y eût pas d'autre enfant.

Mariette, ma mie, n'avez-vous pas jugé votre mère un peu sévèrement ?

Vous seriez-vous fabriqué une famille spirituelle avec le Révérend Père Boutte qui, par coïncidence, se prénomma Claude, comme votre père charnel, disparu aux Antilles ? Auriez-vous choisi comme amies "de cœur" Antonie et Angéline si votre petit demi-frère, Jean-Baptiste, avait comblé les besoins affectifs de votre cœur ?

Plus tard, n'ayant que deux neveux, Jean-Baptiste et Arnaud, auriez-vous pris la peine de faire un testament pour léguer à quelqu'un d'autre vos pauvres trésors ?

Mariette, chère âme, dans la sérénité éternelle, où je vous espère, vous aurez compris votre mère. Je le crois, je le sais. C'était une femme admirable. Seule, dans la tourmente révolutionnaire, elle vous a inculqué cette foi et ces principes chrétiens qui étaient totalement passés de mode. Elle y croyait, elle y tenait. Elle a lutté. Elle a persévéré. C'était une femme forte ; mais sa force n'a pu résister à la faiblesse de ce timide jeune homme aux yeux gris, qui avait tant besoin d'elle.

Sans elle, sans lui, sans l'unique enfant qui leur fût donné, Jean-Baptiste, nous ne serions pas ici pour raconter cette histoire d'amour, vous ne seriez pas ici pour l'écouter. Felix culpa.

POLICE GÉNÉRALE
DU ROYAUME.

Passe-port

à l'Intérieur,

Valable pour un an.

DÉPARTEMENT
de la Loire

SOUS-PRÉFECTURE
de St Etienne

COMMUNE
de St Etienne

Registre 13
N° 3205.

SIGNALEMENT.

Agé de 27 ans à
taille d'un mètre
57 centimètres,
(4 pieds 10 pouces),
cheveux Châtain
front court
sourcils Châtain
yeux gris
nez moyen
bouche grande
barbe Chat.
menton rond
visage oval
teint ord.

SIGNES PARTICULIERS.

Signature du Porteur:

J. B. Belon



Nous Maire de la ville de
St Etienne

Invitons les Autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler D. St Etienne département
de la Loire à Beaucaire département
du Gard

Le Sieur Belon Jean Baptiste
général de service militaire
présent de Commis m. quincailler
natif de St Etienne département de la Loire
demeurant à

et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Délivré sur Passeport Surcom D. coll. m. m.

Fait à St Etienne le huit Juillet 1830.

Le J. B. Belon
Chenat



Prix du Passe-port, DEUX FRANCS.

Claude Fayolle, pour des raisons que nous ignorerons toujours, a disparu plein ouest. Bon vent !!! Il ne nous intéresse plus, si ce n'est parce qu'il a laissé la place libre ; et la place s'est rendue à un petit Jean-Baptiste, notre aïeul. Et c'est ainsi que l'extraordinaire Pierre-Antoine du Cateau est devenu notre ancêtre.

Grâce à votre mère, Marie, votre extraordinaire grand-père est devenu notre aïeul.

Grâce à Marie Duchateau, les Belon, qui n'étaient jamais sortis de leur village, et qui s'étaient toujours alliés à des familles de la région, représentant le proto-type de la race auvergnate-alpine : pas très grands, cheveux châtains et yeux bruns, casaniers et besognants, ont pris quelques centimètres, des yeux bleus et un petit air de folie.

Merci Marie.

Vous serez peut-être étonnés par ces précisions sur le physique de Jean-Baptiste, la couleur de ces yeux ou de ses cheveux. Elles nous sont connues par son passeport qui est arrivé entre nos mains. Jean-Baptiste, pour son travail, se déplaçait dans toute la France, et à cette époque poste révolutionnaire, un passeport était exigé pour voyager à l'intérieur du pays. Fac-similé ci-contre.

Certificat de Baptême de Pierre-Antoine du Cateau

le 25 Mai 1744, établi par le Curé de Walincourt.

acté au bapteme au. 34

Extrait des Registres de Baptêmes de La paroisse
de Walincourt en Cambrésis, Diocèse de Cambrai —

Le huitième de Novembre Mil sept cent douze au Eglise
Baptisé Pierre Antoine Du Cateau fils de Jacques,
et de Marie Colier, Parau Sieur ancien Beguin, maraîche
Marie Brunet. Il en a été fait l'original, le comin —
Le sous-signé Lambert Curé de —

Vous Mayeur de Behains de Walincourt
Walincourt Permission que l'extraire Baptême
d'après en signe de la main de M. Lambert notaire
auquel on a joint les originaux et ailleurs. Par acte
Walincourt Le Vingt Cinq May Mil sept cent quatre
Seigneur Colier maraîche

Théodore Colier maraîche
Gondoumon (David) Antoine Poquie

IV

Laissez-moi vous conter, en quelques pages, la vie aventureuse de Pierre-Antoine Du Cateau, ou Duchateau, père de Marie Duchateau, grand-père de Mariette Fayolle.

Pierre-Antoine naquit à Wallincourt, en Cambrésis, diocèse de Cambrai. "Le huitième de novembre dix sept cents (sic) douze, il est le fils de Jacques Du Cateau et de Marie Colier, Parain (sic) Pierre Antoine Beguin Maraine Marie Brunez. Signé Lambert, Curé".

C'est un gars des Flandres.

Wallincourt est un gros village, au sud de Cambrai, à l'ouest de Cateau, dont son père tire peut-être son nom, à l'écart des grands axes de circulation. Village gris, sous un ciel gris, rien qui puisse retenir un jeune ambitieux, et Pierre-Antoine est ambitieux.

On ignore la profession de son père, Jacques Du Cateau, mais l'enfant reçoit une bonne éducation. Il a une très belle écriture et, par ailleurs, le respect, je pourrais dire la passion, de "la chose écrite". Aucun autre membre de notre famille n'a laissé une telle quantité de documents le concernant. Ci-contre son certificat de baptême et page suivante (il était vraiment sans complexe) authentification de ce certificat par l'Archevêque de Cambrai " Duc et Pair de France".

Pierre-Antoine n'a que 19 ans, lorsque le Cardinal Fleury déclare la guerre à l'Autriche, pour soutenir les prétentions au trône de Pologne de Stanislas Leszczyński, beau-père de Louis XV.

On recrute des troupes. Pierre-Antoine s'engage. Il va faire campagne dans le Régiment Dauphin Étranger de Cavalerie, sous les ordres du Capitaine Tallemant de Boismilon, pendant toute la durée de la guerre que nos manuels d'histoire désignent comme la "Guerre de Succession de Pologne".

Chartes par la grace de Dieu ordue. Si par Apologie Archevêque d'ue de
Cambrai, Dui de France, Dui de l'Empire, Comte de Flandres de Nor. Declavons
à tous quelz appassendras que d'istants contents en l'auwe part esigne' de la
main de M^e Gilles Abbes Lambessur de la Sarrise de Walincourt de
Norwe Diocèse, et qu'on pour y adjointes. Et par son ou besoin sera. En l'auwe
de quoy Nous avons fait mettre nostre saches aut. Dresentes signées de nostre
Seigneur general, a Cambrai ou le Supieur Timbre et le Controle des Actes ne
font pas en usage, le vingt sept May Mil Sept cent quarante quatre.



M. Bernard

vic. g.

Par Ord. ce

M. Bernard

Notre

Nous n'avons pas trouvé, dans les nombreux documents le concernant qui sont parvenus jusqu'à nous, le récit de ses campagnes. A-t-il été jusqu'à Dantzig avec le corps expéditionnaire ? A-t-il combattu en Rhénanie, dans l'armée du Maréchal de Brunswick ? Je ne sais. Mais le plus sûr, et le meilleur, c'est qu'il en est revenu et qu'il s'est bien comporté, si j'en juge par les certificats que lui ont décernés ses supérieurs, Charles-Louis de Parisot, écuyer et Tallemant de Boismilon, son capitaine.

La paix est signée. Stanislas devra renoncer au trône de Pologne, mais il pourra garder le titre de Roi, et il reçoit, en compensation la Lorraine qui, à sa mort, reviendra à la France, et une rente.

Les petits soldats peuvent rentrer chez eux. Pierre-Antoine est démobilisé à Chevigny, dans le Jura, ex Franche-Comté, le premier décembre 1735.

Que va faire le garçon ? Rien ne semble l'attirer vers son lointain village natal, bien qu'une de ses sœurs y vive encore.

Le soleil et le midi ont, peut-être fait rêvé ce garçon, qui n'a connu, jusque là que les cieux gris des Flandres ou de la Lorraine. Peut-être a-t-il suivi un "copain de régiment" qui partait dans cette direction ?

Il faut se résigner, bien des détails de cette vie, qui s'est déroulée il y a plus de 300 ans, resteront pour nous inconnus.

Nous retrouvons Pierre-Antoine en "la ville et Marquisat" de Saint-Chamond. Là, notre jeune homme a beaucoup de chance. Il va trouver du travail chez un homme au grand cœur, plein d'humour, par ailleurs, qui fera sa fortune, le Juge Brunon.

Que je vous cite deux traits qui dépeignent cet excellent homme. Le père de sa gouvernante étant tombé malade, il engage celle-ci, la Dame Berri à l'installer, dans sa propre maison, à lui, Juge, pour qu'elle puisse, plus commodément, donner ses soins à l'un et à l'autre, au père et au Juge.

Nous connaissons aussi le Juge Brunon par son testament, que, bien évidemment, Pierre-Antoine a précieusement conservé, puisque ce document a fait sa fortune, en faisant de lui l'héritier du Juge Brunon.

Au nom de Dieu amen

Je prie mon  heritier nommé dans
le testament que je feray devant m^e Broyer
notaire de cette ville de St. Etienne de
disposer des biens que je laisseray ainsi
que si le vais détailler

Item: je ne veut point que ma part de
obseques dispendieuses, et il suffira de donner
aux honneurs des obsèques dix livres aux conditions
qu'on ne formera point, fractions: Le Curé
ses droits Curiaux une annuité de quatre
baisses ou annuités de dix paures auxquels
il sera distribué un p^{re} chacun, et
qu'il soit la sepulture de mon Corps dans la
Eglise de St. Etienne ou je succéderai

Voici, pour mon plaisir, une photocopie du début de ce document (c'est tout ce que je possède).

Nous pouvons y lire que le juge Brunon laisse ses biens à Pierre-Antoine Duchateau, parce que "il l'a" si "charitablement supporté" pendant des années ! Des deux hommes, je ne sais pas qui a supporté l'autre.

Plus loin, le Juge Brunon donne ses instructions pour ses propres funérailles : "qu'on ne me fasse pas des obsèques dispendieuses et il suffira de donner au sonneur de cloches dix livres pour qu'il ne sonne point". Quel humour et aussi quelle attention aux autres. Il ne faut pas, en ne sonnant point, faire tort au sonneur !

Le Juge continue en demandant un certain nombre de "messes basses", pour le repos de son âme, "auxquelle assisteront douze pauvres, à qui on fera distribuer un sol chacun" !

Puis, il choisit le lieu de la sépulture "de son corps" et termine en laissant tous ces biens (qu'il a énumérés sur plusieurs pages) à sa gouvernante, Claudine Berri, et à Pierre-Antoine Duchateau.

Qu'allaient faire ces deux cohéritiers ? Qu'auriez-vous fait à leur place ? Ils choisirent la solution la plus simple, sinon la moins étonnante : malgré la différence d'âge, ils vont se marier, j'imagine sous le régime de la communauté !

Et Claudine Berri, qui ajoutait une grande discrétion à toutes les qualités pour lesquelles son maître l'estimait, fit ce qu'il fallait faire : elle mourut ! Pierre-Antoine Duchateau devenait le seul héritier du Juge Brunon.

n2 05†

Ma fille marie est venue au monde le 29^e janvier
1765 a deux heures est de mi apres minuit est a ete baptise
par monsieur antoine bagar cure de la paroisse de saint
ennemond le meme jour sur les cinq heures du soir
son parrain monsieur noel grangier et sa marraine
darnelle marie deua uesue ~~gato~~ de mr galo Duchateau

Mon fix et uencie au monde le 24 decembre 1765 a deux
heures a premid a etes ondoie et en terres dans l'eglise
paroissiale de s^t ennemond le 26^e decembre 1765
par monsieur antoine bagar cure de la dite paroisse
+ Duchateau

Ma fille marie claudine est venue au monde le
~~septieme~~ septieme mars 1768 a deux heures a premid est
a etes baptise par monsieur antoine bagar cure de
la paroisse de saint ennemond le landemain septieme
de mars son parrain jean françois font ~~son~~ son gendre
perre est samaraine claudine font femme de m^r antoine
pro sante Duchateau

ma fille jacqueline est venue au monde le septieme juillet
mille sept cent septiesse un a onze heures et de mi d'apres
est a etes baptise par monsieur antoine bagar cure de
la paroisse de saint ennemond le landemain huitieme de
juillet son parrain jacque font senhorulo est samaraine
jacqueline font sante Duchateau

Pour Pierre-Antoine Duchateau, c'est le sommet de sa carrière. Le voilà "Bourgeois honoré" de "La ville et Marquisat de Saint-Chamond". Il se fait portraiturer, portant perruque, jabot de dentelles et floquets de rubans. Il habite la maison du Juge, et jouit de tous ses biens. Il est honoré par ses concitoyens, et postule à la charge importante d'administrateur des biens de la paroisse.

J'ai eu entre les mains les certificats les plus élogieux de personnalités civiles et religieuses, certifiant sa compétence pour occuper ces fonctions, pour lesquelles la plus haute moralité est indispensable. Cette charge, en effet, lui donne accès au Coffre à double serrure, dont il gardera désormais les clefs. Bref, c'est la réussite sociale. A quoi va venir s'ajouter le bonheur familial. Il va, en effet, épouser en seconde noces, la toute jeune Marie Font, fille de François Font et de sa femme, née Jacqueline Voiron, qui exploitent une propriété agricole dans les environs de Saint-Chamond. Pierre-Antoine va enfin pouvoir réaliser le rêve de sa vie : fonder une dynastie.

Hélas ! Les bonheurs de ce monde sont fragiles. Au début de son mariage, sa jeune femme va lui donner une fille. Grande joie, vous sentez le bonheur du père dans l'écriture alerte dont il mentionne l'évènement dans le livre d'or familial :

« ma fille, Marie, est venue au monde le 29 janvier 1765 à deux heures est (sic) de mi après minuit, est (sic) a été baptisé (sic) par Monsieur Antoine Bagar, curé de la paroisse de Saint-Ennemond le même jour, sur les cinq heures du soir, son parrain Monsieur Noël Grangier et sa marraine demoiselle Marie Drena (mot illisible) de Mr Galo... »

Signé (superbement) : Duchateau (voir fac-simile ci-joint)

Cette même année, notre Pierre-Antoine passa un triste Noël. Nous lisons, écrit de sa main : « mon fix (sic) est venu au monde, le 24 décembre 1765 à deux heures a premidi (sic) a été ondoyé et enterré dans l'église paroissiale de St Ennemond le 26 décembre 1765 par monsieur Antoine Bagarre, curé de la dite paroisse ». Signé Duchateau.

Mes enfants, si vous allez un jour visiter l'église de Saint-Chamond, ayez une pensée pour le petit oncle, nouveau-né, qui repose en ces lieux.

Comme vous le verrez sur le fac-simile ci-joint, Pierre-Antoine eut encore deux filles : Marie-Claudine, le 6 mars 1768 et Jacqueline, le 7 juillet 1770.

Les Duchateau n'eurent pas d'autre fils.

V

Pierre-Antoine mourut le 10 novembre 1785, âgé de 73 ans. Marie Duchateau, notre aïeule, avait 15 ans à la mort de son père. Sa petite sœur, Marie-Claudine, 8 ans.

Si vous avez trouvé sympathique le Juge Brunon, cet homme, plein d'humour et de générosité, vous entendrez, avec plaisir ce que je vais vous dire.

Je reçois, à l'instant une lettre de Carly, m'informant que ce cher homme n'est pas seulement de la famille, parce qu'il a en quelque sorte adopté notre turbulent aïeul, mais nous aurions bel et bien, avec lui, un lien charnel de parenté. Carly l'affirme avec tant de jubilation et, par ailleurs, sans en fournir vraiment la preuve, que je ne suis qu'à moitié convaincue.

Je vous ai déjà dit que Pierre-Antoine, après la mort de sa première femme, a épousé la toute jeune fille de gros paysans des environs de Saint-Chamond, Claudine Font. Eh bien ! de récentes recherches démontreraient que cette famille Font serait apparentée au Juge Brunon.

Pourquoi pas ! Ce serait assez bien dans la manière de Pierre-Antoine. Non content d'avoir recueilli l'héritage du Juge, il aurait désiré, de surcroît, entrer vraiment dans sa famille. Et pour "faire balzacien", pourquoi ne pas imaginer que cette famille Font, qui a vu un héritage lui "filer sous le nez", aurait trouvé ce moyen d'avoir sa part du gâteau...

Le temps est gris, ce n'est pas une raison pour noircir sans preuve tous ces braves gens. Mea culpa, mea culpa.

C'est la fille de Pierre-Antoine, Marie Duchateau, supposée veuve de Claude Fayolle, dont Jean-Baptiste Belon, 6ème enfant de Pierre Belon, va tomber amoureux.

Notre Jean-Baptiste appartient à une famille de 16 enfants, qui compte simplement et en toute conviabilité, quatre enfants prénommés Jean-Baptiste.

Quatre Jean-Baptiste dans la même famille, je pense que c'est un record absolu !

Que pouvons-nous en dire ? Que ce prénom a été donné à des enfants morts en bas âge, et donné, à nouveau, à des bébés nés après la mort des premiers ?

Ce n'est, en tous cas, pas ce qui s'est passé dans la famille qui nous occupe : les deux enfants, nés respectivement en 1758 et 1760, étaient encore vivants en 1799, à la mort de leur père, Pierre.

Notre Jean-Baptiste, celui dont nous contons l'histoire, signait, tout simplement, *Jean-Baptise Belon le jeune*, ce qui me semble une façon de reléguer son aîné parmi les vieilles lunes, ou de signifier l'aîné ? quel aîné ? il n'y a plus de "droit d'aînesse" !!

Je pense plutôt que Pierre Belon avait une particulière dévotion pour ce saint superbe, le saint le plus proche du Christ, puisqu'il est à la fois de son temps et de son sang ; dernier saint de l'Ancien Testament, premier saint du Nouveau, on comprend assez bien que Pierre Belon en ait fait le patron de ses fils. Par quatre fois ? pourquoi pas, il mourait encore beaucoup d'enfants en bas âge, en cette fin du XVIII^e siècle.

Je pense aussi que Pierre Belon, dont les goûts étaient d'une très grande frugalité et le caractère rude, emporté et autoritaire (son écriture a été analysée par une graphologue familiale compétente), se sentait très proche du va-nu-pieds, vêtu de peaux de bête et nourri de sauterelles, qui parcourait le désert en lançant des invectives.

Eh bien ! il n'en est rien. La raison de cette abondance de Jean-Baptiste est ailleurs. Une lettre de mon frère Charles, me l'apprend à l'instant : tous ces enfants avaient bel et bien pour parrain un prénommé Jean-Baptiste. C'est aussi simple que cela.

L'aîné, né en 1758, avait pour parrain son grand-père Jean-Baptiste Molino. Le 2^{ème} Jean-Baptiste, né un an plus tard, en 1759, eut pour parrain Jean-Baptiste Barrelon.

Le troisième, celui dont nous contons l'histoire, et qui plus tard signera Jean-Baptiste Belon le jeune, né en 1760, eut pour parrain Jean-Baptiste Egalon.

Vous aurez remarqué que ces trois enfants, qui portaient le même prénom, se succédaient d'année en année : 1758 - 1759 - 1760 ; je me demande comment la pauvre Marguerite, leur mère, s'y retrouvait !

Heureusement qu'entre ces trois garçons, il y eut place pour une fille, née également en 1760, et qui ne fût pas prénommée Baptistine, mais Marie-Anne.

Comme vous le voyez, l'explication est toute simple !

Il y eut encore, en 1774, un 4ème et dernier Jean-Baptiste, dont le parrain fût Jean-Baptiste Bogé, le mari de Claire Belon.

En somme, quatre Jean-Baptiste dans la même famille, c'est normal !

Un jeune père de famille nombreuse qui a dû être confronté à ce genre de problème, m'a fait remarquer que ce prénom unique devait peut-être bien simplifier la tâche de Marguerite, leur mère. Quand ses garçons avaient mené un grand chahut, ou perpétrer une grosse sottise, il lui suffisait de crier : « Jean-Baptiste, vas au coin », et le coupable d'obtempérer, tête basse. Heureuse Marguerite !

Pierre Belon et Marguerite, sa femme, ont donc élevé leurs 16 et 17 enfants (notre généalogiste familial hésite entre ces deux chiffres), au cœur de la vieille ville de Saint-Etienne, dans cette "rue de la ville", animée et commerçante, où était situé, à cette époque, l'Hôtel de Ville ; Pierre, dont les ancêtres fabriquaient du feutre, en vend aujourd'hui. La rue de la ville est la rue des chapeliers. Il n'y a pas si longtemps (c'était au temps de ma jeunesse !), on venait de toute la ville et des environs pour acheter un chapeau rue de la ville. Et on se "chapeautait" de neuf à chaque changement de saison.

Charles Belon a eu la curiosité de rechercher le n° 16 de la rue de la ville, espérant retrouver facilement la maison où notre famille a vécu. Je lui passe la parole.

« La journée terminée, je n'ai plus qu'une idée : me rendre rue de la ville, pour voir la maison de mes ancêtres. Je commence, toutefois, par une visite au cimetière, sur la tombe de mes parents.

Arrivé rue de la ville, je suis très ému. La rue se termine sur la place Boivin par le n° 40. Je descends lentement la rue, 40, 38, 36,... Tout d'un coup, plus de numéros !

Je m'informe dans une première boutique : c'est, me dit-on, le numéro 22. Apartir de là, je compte, une maison pour le ...20, une maison pour le 18, puis plus rien... Les deux maison suivantes... font l'angle de la rue de la Résistance et sont numérotées sur cette rue.

Malgré ma déconvenue, je me promène dans le quartier, parcourant la rue des Fossés, où au XVII^e siècle, ont vécu des membres de notre famille ou des alliés. Cette rue s'appelait, à l'origine, rue des Petits Fossés Saint-Jacques, mais la Révolution est passée par là, et a supprimé le nom du saint.

J'interroge quelques commerçants : aucun ne connaît la maison portant le n° 16. C'est pour moi une grosse déception ! On me conseille de m'adresser au boucher qui s'intéresse beaucoup à l'histoire de son quartier. Si quelqu'un peut me renseigner sur l'emplacement du 16, rue de la ville, c'est le boucher. Je cours chez le boucher. La boucherie est pleine de monde. Chacun suspend son souffle pour écouter mon histoire.

Une des clientes, à défaut de pouvoir m'indiquer le n° 16, se propose de m'accompagner à l'ancienne Mairie de Saint-Etienne, qui existe toujours au milieu de la rue de la ville. Sur ce, le boucher qui "faisait une course" entre dans sa boutique. Nous commençons à bavarder sur le trottoir. Mon boucher est perplexe. Bien que vivant dans le quartier depuis sa petite enfance, il n'arrive pas à situer ce n° 16. Ce serait une vraie malchance si cette maison était la seule à avoir été démolie. Et très aimablement, le boucher propose de s'informer auprès d'un sien ami, qui travaille au "cadastre".

On vante souvent la "gentillesse" des Stéphanois. Ce n'est pas une réputation usurpée. Cette anecdote vous en donne une bonne illustration. Voici un quartier populaire à l'heure de "la soupe". Les ménagères font en hâte quelques achats avant le repas. Les maris, de retour du travail sont déjà à la maison. Les enfants, rentrés de l'école, jouent dans la rue. Un bel étranger arrive, et chacun d'écouter son histoire qui pourtant ne semble pas présenter un véritable caractère d'urgence. Le boucher abandonne son étal et les ménagères leur place dans la file d'attente... pour s'intéresser à l'histoire de cet étranger qui cherche une maison... disparue depuis près d'un siècle.

Car tel a été le triste sort du n° 16 de la rue de la ville.

La Municipalité de Saint-Étienne décide, un matin, de faire percer la rue de la Bourse (actuelle rue de la Résistance). Cette nouvelle voie doit arriver à angle droit sur la rue de la ville. Les maisons qui se trouvent sur son passage sont supprimées.

Adieu, joli n° 16 !...

Fils de Jean-Baptiste Faure et Gabrielle Belon
futur Maire de ST-ETIENNE

[illegible]

C'est là que naquit, en 1880, Gabrielle Belon, le dernier enfant de Pierre et Marguerie. Cette charmante enfant va se marier, par un beau jour du mois de mai (29 Floréal de l'An IV de la République, soit le 18 mai 1796); avec Jean-Baptiste Faure, armurier. Vous allez me dire qu'il n'y avait pas besoin d'un cinquième Jean-Baptiste dans la famille ! Que voulez-vous, il avait 19 ans, elle en avait 16, ils se connaissaient depuis toujours et étaient très amoureux...

La mère de Jean-Baptiste Faure, le fiancé, est Louise Belon. Louise est la cousine germaine de Gabrielle. Elles ont 25 ans de différence ; Louise étant l'aînée de Michel, Gabrielle la dernière de Pierre.

Michel et Pierre étant frères, il ne faut donc pas s'étonner si le fils cadet de Jean-Baptiste Faure et de Gabrielle Belon, Christophe, le future Maire de Saint-Étienne, signera Faure-Belon. Il est, en effet, une fois Faure, deux fois Belon, une par sa mère Louise Belon, deux, par sa femme Gabrielle. Ça c'est fort...

Vous avez dit Faure ?...

Christophe Faure-Belon, né à Saint-Étienne, le 8 mai 1808, fût Maire de sa ville du 14 juin 1855, au 26 août 1865.

D'importants travaux furent exécutés pendant son administration, notamment :

- l'achèvement du Palais des Arts ;
- la construction de l'École de Dessin ;
- la construction du Barrage de Rochetaillée (Gouffre d'Enfer)
- la construction du dôme de l'Hôtel de Ville.

Il fût fait Officier de la Légion d'Honneur en 1864. Il mourut le 21 juillet 1881.

Christophe Faure-Belon est le cousin germain du grand'père de mon père.

Gabrielle et Jean-Baptiste se sont mariés en l'an IV de la République. Quelques années plus tard, vont se marier les deux cousines germaines de Gabrielle : Louise épousera Claude Fricourt, le 30 Germinal, an XI et sa sœur Marguerite Belon épousera, à son tour, le 12 Pluviose, An XII, Claude Roche.

Mais la vie est faite de joies et de peines. L'année suivante, en l'An XIII, Gabrielle sera dans le deuil. Sa petite Marguerite, âgée de quelques mois, va mourir.

Parce que nous avons le même prénom et le même nom, je me suis tout naturellement intéressée à cette Gabrielle Belon.

Revenons à notre lignée.

Jean-Baptiste, fils unique de Jean-Baptiste, dit "le jeune" et de Marie Duchateau, est devenu adulte. Il va se lancer dans le commerce des armes, couteaux et autres quincailleries. Il se mariera tard. Je crois qu'il avait plus de 30 ans quand il épousera Marie-Claudine Dussap, fille de Pierre Dussap, gros commerçant de la ville (armes) et de Jeanne-Marie Bayle, également fille d'armurier. Cette Jeanne-Marie était une maîtresse femme. Orpheline, dès l'âge de 9 ans, elle a dû, très tôt, se colteler avec la vie et en premier lieu récupérer l'héritage dont la seconde femme de son père voulait injustement la spolier.

C'est elle qui achètera la propriété de Roche, où nous avons joué enfants, et fera construire au Crêt de Roch, l'actuel caveau de famille, pour remplacer l'ancien devenu vétuste. C'est par elle que nous sommes parents au Docteur Dubœuf.

Je vais répondre ici à la question de mon fils André-Pierre qui s'étonnait de la présence, dans notre caveau de famille, de ce Pierre Dussap, inconnu de lui.

La réponse est facile, voire évidente. C'est la propre femme de Pierre Dussap, Jeanne-Marie Bayle, née le 6 avril 1780, qui a fait construire ce caveau pour remplacer un caveau plus ancien, devenu hors d'usage. Quoi d'étonnant, que son mari Pierre Dussap y ait été inhumé, après son décès, le 28 juin 1839.

Le père de Jeanne-Marie Bayle, se prénomrait Barthélemy. Sans le savoir, ou peut-être le savaient-ils, Frédéric et Muriel ont donné à leur petit dernier, Barthélemy, le prénom de son grand-père de la 7ème génération. Intuition... intuition...

Pierre Dussap, le beau-père de Jean-Baptiste Belon, fils unique de Marie Duchateau et de Jean-Baptiste Belon, dit "le jeune", est originaire de la Haute-Loire. Il est né le 3 septembre 1779 à Saint-Allègre, pittoresque petit village, regroupé autour des ruines d'un ancien château-fort du XIV^e siècle, étrangement nommé "la potence de Saint-Allègre". Lorsqu'il eut 20 ans, il "descendit" à Saint-Étienne, bien décidé à y faire fortune. Il semble avoir

assez bien réussi dans son entreprise. Au moment du mariage de sa fille Marie-Claudine, avec Jean-Baptiste Belon, il est gros commerçant en armes, demeurant rue des Petits Fossés de Saint-Jacques, que l'on désigne, depuis la Révolution, simplement comme la rue des Fossés. Dans l'esprit de mon père, Pierre Dussap et sa femme, née Jeanne-Marie Bayle, étaient des personnages qui avaient du poids.

Je pense que cette réputation de personnes solides, sur qui on peut compter, leur vient du fait qu'ils ont pris en charge leur fille Marie-Claudine devenue prématurément veuve avec un enfant en bas âge, Jean-Baptiste, et un enfant à naître, mon grand'père Arnaud, né peu de temps après la mort de son père.

L'autre raison est tout aussi simple. C'est l'importance que mon père accordait à ce grand'père Dussap.

En effet, lorsque mon père, vers 1931 ou 1932 fit nettoyer et retaper le caveau du Crêt de Roch, il n'inscrivit pas tous les noms des défunts qui reposaient là, mais les plus marquants, ou ceux qui comptaient pour lui, dont celui de Pierre Dussap. C'est un usage courant, bien que regrettable, c'est comme si les morts mouraient une deuxième fois !

Mais, pour en finir avec les cimetières, avec un sourire, je vais vous raconter une histoire drôle qui a pour cadre ce même cimetière du Crêt de Roch.

Muriel, ma charmante belle fille, comme vous le savez, a grand souci de la bonne éducation de ses enfants. Par un beau jour du mois de novembre, peu après la Toussaint, elle pensa les initier au culte des morts, en les emmenant au Crêt de Roch, sur la tombe de la famille. Il fait très beau et assez froid. Voilà tout ce petit monde trotinant, Clémence, Louis, Anselme, Anna, et même le petit Barthélemy, leurs petits bras chargés de fleurs, leur petit nez rouge de froid, leurs beaux yeux humides d'émotion ; les voilà tous les cinq errant entre les tombes.

Ils sont là, tous les cinq, Clémence et Louis, Anselme, Anna et le petit Barthélemy, yeux de porcelaine, cheveux de chaume, manteaux bleu marine, trop longs (les enfants grandissent si vite !), air recueilli et nez gelé, les bras chargés de fleurs.

Je vous l'ai dit, il fait froid, très froid. Le cimetière du Crêt de Roch est grand, très grand. On peut y tourner en rond, longtemps, longtemps. Et les pots de fleurs sont si lourds...

Muriel ne renonce pas facilement. Cherchons encore. Clémence et Louis, Anselme et Anna

et même le petit Barthélemy, reprennent, entre les tombes, la quête d'une tombe perdue de grands parents qu'ils n'ont pas connus.

Mais Muriel est aussi une femme de décision. Assez cherché, assez tourné en rond, nous rentrons à la maison... et que faire des fleurs ? Une pauvre tombe est là, triste, abandonnée, que personne n'est venu fleurir.

« Allez les enfants, on va déposer nos fleurs ici et dire une petite prière pour ces pauvres oubliés, et nous rentrons à la maison boire un chocolat chaud ! »

Comblés de bénédictions, par ces morts inconnus, qui n'en revenaient pas d'avoir reçu, ce jour-là, des prières et des fleurs, Clémence et Louis, Anselme et Anna, et le petit Barthélemy qui trottait par derrière, sont rentrés à la maison.

Mais l'histoire ne finit pas là, le plus dur reste à dire.

Frédéric mon fils ne s'est pas contenté de cette visite escamotée sur la tombe familiale. Il a fallu revenir, cette fois sans Clémence et Louis, sans Anselme et Anna, sans le petit Barthélemy.

Mais imaginez un peu, quand il a fallu reprendre les fleurs sur la tombe inconnue « pourvu que personne ne nous voit ! Pourvu qu'aucun gardien curieux ou tatillon, ne nous prenne sur le fait ! Être pris pour un chapardeur de fleurs de cimetière ! L'horreur ! ». Tout, heureusement, s'est bien passé. Les grands-parents ont eu leurs fleurs. On n'a pas repris aux morts inconnus les prières faites sur leur tombe, et je crois bien qu'ils ont eu un petit bouquet de consolation. Et, bien au chaud dans l'appartement, Clémence et Louis, Anselme et Anna et même le petit Barthélemy, ont joué tout l'après-midi à la visite de cimetière.

VI

Je passe, une fois de plus, la parole à Carly. C'est la dernière lettre que j'ai reçue de lui ! C'est à cause de lui, à sa mémoire, que moi, je m'acharne à terminer ce travail. Voici cette lettre :

« Bien qu'ayant des difficultés pour écrire, car je ne contrôle plus qu'imparfaitement ma main droite, je vais essayer de t'envoyer quelques lignes sur notre branche Dussap, qui semble retenir ton attention en ce moment.

- Si notre branche Belon est installée à Saint-Étienne, depuis le mariage de Gilbert Belon, avec Louise Gaucher, le 26 janvier 1726,
- si notre branche Pupil semble avoir toujours vécu à Saint-Étienne, véritable dynastie de graveurs, caissiers et coffretiers, dont certains accédèrent aux affaires locales, comme Claude Pupil, Officier Public, Membre du Conseil Général de la Commune d'Armeville, en l'An II de la République, notre "branche" Dussap débarque à Saint-Étienne en la personne de Jacques Dussap, né à Allègre, diocèse du Puy, en 1745 ou 1746.

Il était fils de Michel Dussap et Dauphine Moury. La profession de Michel ne m'est pas connue, mais il est probable qu'il était boulanger, comme le fût son fils Jacques.

Avec ces renseignements, on devrait pouvoir encore remonter cette branche familiale de quelques générations, en allant consulter les actes d'État-Civil anciens, tant aux archives départementales du Puy qu'à la mairie d'Allègre.

Mais revenons à Allègre.

De cette agglomération, le Guide Michelin Vert sur l'Auvergne nous dit : "1 371 habitants - à 1 021 mètres d'altitude, Allègre est un séjour d'été agréable qui conserve des ruines pittoresques. Du château, il ne subsiste que la ruine qui se détache sur le ciel, comme un

Certificat de Baptême de Magdeleine Chaland

are cited 39

Cap. Marie-Joseph Chalard fille legitime de sieur pierre chalard marchand
molinier a St-jacques molin moutte et de demoiselle marianne vasslet
A. J. 20 xte baptisee par le curé de la paroisse de St-pierre au fort de la Madeleine le 27
qui naquit hier aud lieu son parrain sieur jean imbert bourgeois
de lion et la marraine, demoiselle magdelaine nardy aussi de lion
ont este present / sieur jean nardy chapelain et sieur henry chalard
frere du pere

frère du père Chalang
Nandy chapelin Nandy
Chalang Ganault Magdelaine Nandy
Chalang Ganault Brachier Nandy

portique : cette forme curieuse est due à l'effondrement du mur entre deux tours, les machicoulis formant pont. De la table d'orientation, superbe panorama sur les Monts du Forez, d'une part, le Mezenc et le Velay de l'autre".

Donc, un beau matin, notre Jacques Dussap ne trouvant sans doute plus à gagner convenablement sa vie, avec son métier de garçon boulanger, dans un village à population limitée, décide de quitter son nid d'aigle, pour aller chercher fortune dans une grande ville. Cette décision se place vraisemblablement lorsqu'il atteint sa majorité en 1767.

En fait, il ne partait certainement pas à l'aventure, car c'était encore l'époque des Corporations, avec leurs structures d'apprentis de compagnons et de Maîtres, et leur réglementations très strictes, particulièrement dans la corporation des boulangers, où il était fait de fréquents contrôles, pour vérifier que les normes de fabrication et la qualité des farines soient bien respectées.

Donc notre Jacques était probablement attendu par un Maître boulanger de Saint-Étienne, l'ayant engagé en qualité de "compagnon". Dix ans se passent et Jacques, ayant sans doute fait quelques économies, décida de se marier : ce qu'il fit le 16 juin 1777, en mettant la bague au doigt de Christine Coignet.

Cette union fut de courte durée, car deux ans et demi plus tard, le 25 janvier 1780, Jacques Dussap décédait, à l'âge de 34 ans.

Sa veuve se remaria plus tard, avec un autre boulanger, Louis Angerie qui, à son tour décéda, le 5 novembre 1793, à l'âge de 48 ans.

De la courte union de Jacques et Christine, était né, le 3 septembre 1779, Pierre Dussap, lequel épousa Jeanne-Marie Bayle, le 8 octobre 1807.

On peut dire que ce mariage aura été la rencontre de deux orphelins ; en effet :

- Pierre Dussap avait 3 mois à la mort de son père, et 14 ans à la mort de sa mère. On peut supposer qu'il fut pris en charge et élevé par son beau-père Angerie.

- Jeanne-Marie Bayle avait juste 10 mois à la mort de sa mère Marie-Magdelaine Chaland, morte en couches le 10 juin 1781, inhumée avec un enfant mort-né. Son premier enfant, Antoine, était mort à l'âge de un mois.

Ce n'est pas sans tristesse que je pense à cette jeune femme, à ses trois accouchements

successifs et à son décès prématuré. Quelles joies a-t-elle pu avoir sur cette terre !

Notons que Marie-Magdelaine Chaland était de famille aisée, apparentée à des "bourgeois" de Lyon, les Nardy, dont un chapelain de ce nom assista à son baptême. Le père Pierre Chaland était marchand moulinier en soie. A son décès, il habitait Saint-Paul-en-Jarez.

Quand le père de Jeann-Marie Bayle, Barthélemy Bayle, armurier, devint veuf, il se remaria avec une certaine Anne Josselin, puis décéda le 11 février 1799, alors que sa fille Jeanne-Marie avait 9 ans.

A la suite de ce décès, eut lieu un procès entre la famille paternelle de Jeanne-Marie et sa "marâtre", Anne Josselin, accusée d'avoir détourné l'héritage de l'orpheline.

A une époque passée, je vous ai fait parvenir des photocopies de la plainte déposée à ce sujet. Il est probable que, comme l'orpheline avait "du bien", sa grand'mère et ses oncles paternels se firent un "devoir" de la prendre en charge ; bien qu'elle ait eu au moins deux oncles maternels : Jean-Pierre, né en 1740 et Gélibert-François, né en 1743.

Nous savons, par l'inventaire de succession, que Barthélemy Bayle faisait partie de la "milice bourgeoise" de la ville, gardant chez lui uniforme et armes, comme dans l'armée suisse actuelle, de citoyens-soldats.

Ce n'est qu'une fois bien installé dans la vie que Pierre Dussap songea à se marier : ce fut le 8 octobre 180. Il avait 28 ans et sa jeune femme, Jeanne-Marie Bayle, 27 ans.

- A son mariage, il était : marchand épicier, Grande Rue à Saint-Étienne.
- Au baptême de son fils Jean-Baptiste, il est dit : marchand de fers, rue de Lyon.
- Au baptême de son fils Jacques, en 1825, il est dit "marchand" et habite rue Roannelle.

J'ai, de cet ancêtre, un carnet où il notait les naissances et, malheureusement, les décès de ses enfants.

Je pense que ce fut un ménage heureux qui connut une certaine réussite matérielle et familiale. Au cours de leur vie, ils firent l'achat de deux "domaines" : celui de Roche, que nous avons bien connu dans notre enfance, et une ferme à Saint-Romain les Atheux.

Pierre Dussap mourut à l'âge de 60 ans, ayant fait son testament cinq jours avant son décès.

Son épouse Jeanne-Marie Bayle eut une longue vie, car elle s'éteignit à l'âge de 83 ans, le 29 avril 1863.

Voici la liste de leurs enfants :

- Antoinette, née le 29 septembre 1808. A son décès, elle habitait 14, rue des Pénitents. C'est "l'ancêtre" de nos cousins Dubœuf.
- Marie-Claudine, née le 7 février 1810, décédée le 18 mars 1877. A sa mort, elle habitait 1, rue de l'Épreuve : c'est notre arrière-grand'mère.
- Marie-Magdeleine, née le 22 juillet 1812 et décédée à l'âge de 19 mois, le 24 février 1814.
- Arnaud, né le 25 juillet 1814, et décédé le 18 janvier 1876. A sa mort, il habitait 18, Petite Rue Saint-Jacques. Il se maria sur le tard, mais n'eut pas d'enfant. A la mort de son père, alors qu'il avait 25 ans, il devint le véritable chef de la famille.
- Jean-Baptiste, né le 15 mars 1816.

A la mort du Père, Arnaud et Jean-Baptiste s'associent pour racheter son fonds de commerce à leur mère et à leurs frères et sœurs.

- Jeanne, née le 28 avril 1822

Jean-Baptiste et Jeanne n'ont pas dû vivre très longtemps, car ils ne figurent plus à la succession de la mère.

- Jacques, dit "Jules", né le 23 juillet 1825 - C'est "l'Oncle" Dussap que Papa a connu. Il devint le Chef de la famille, lorsque son frère Arnaud décéda en 1876, mais je pense qu'il avait moins de "classe" que son aîné.

C'est donc sur son frère Arnaud que Marie-Claudine Dussap s'est principalement appuyée, lorsqu'elle s'est retrouvée veuve avec deux enfants, dont un à naître, le 19 janvier 1844.

D'après notre père, et oncle Louis, mais étaient-ils vraiment objectifs, notre arrière-grand-père serait mort miné par des soucis, occasionnés par un associé malhonnête, qui ne pensait qu'à faire la noce, au lieu de s'occuper des affaires, pendant que

Jean-Baptiste s'usait à rechercher des clients sur toute la France, mais plus particulièrement le Midi, se rendant pour cela chaque année à l'importante foire de Beaucaire.

La légende raconte que, pour s'y rendre, après avoir embarqué sa marchandise sur un chaland, il descendait le Rhône à la nage... je n'étais pas là pour admirer cet exploit...

Les négligences de son mauvais associé, alors que l'arrière-grand-père était mourant, firent que la quincaillerie fut mise en liquidation judiciaire. L'associé malhonnête ayant une fortune personnelle, en profita pour racheter les dettes et, devenu seul propriétaire, fit expulser la veuve du logement qu'elle occupait au-dessus des magasins. Il fut accordé à Jean-Baptiste Belon, pour solde de tous comptes, une indemnité de 300 francs par an, pendant 4 ans, soit au total 1 200 francs. Voilà ce dont disposait la veuve pour élever ses deux enfants.

Marie-Claudine dut donc se mettre à la recherche d'un emploi, et c'est ainsi que, quelques années plus tard, nous la retrouvons à Moirans d'abord, et à Furs ensuite, comme responsable des fabrications dans un tissage.

Ses deux enfants sont alors mis en pension au Pensionnat des Frères Maristes, à la Côte-Saint-André.

Outre son salaire, Marie-Claudine pouvait compter sur quelques revenus, provenant de sa part dans les loyers des deux propriétés héritées du père : à Saint-Romain-les-Atheux et Roche-la-Molière.

Le prix de location de ces domaines, quand ils étaient loués à des fermiers, étaient de :

- 1 070 francs par an pour Saint-Romain,
- 1 000 francs par an pour Roche en 1840, mais seulement
- 500 francs par an en 1889

plus les fameux "tréfonds", revenus payés par les Mines de Roche-la-Molière aux propriétaires des terrains sous lesquels on exploitait le charbon.

Marie-Claudine décéda en 1877, à l'âge de 67 ans.

D'après notre père, elle resta impotente les dernières années de sa vie, et ses deux fils la soignèrent avec un grand dévouement. Notre grand-père Arnaud s'interdit de penser au mariage du vivant de sa mère. De ce fait, il avait déjà l'âge de 35 ans lorsqu'il épousa, en

justes noces, notre grand'mère Anne-Marie Pupil, qui habitait dans la même rue.

Ainsi se termine, seulement esquissée, la saga de notre "branche" Dussap. J'espère t'avoir intéressée. Ce petit travail m'a demandé un effort de volonté énorme, comme d'ailleurs un quelconque travail.

Ceci terminé, je t'embrasse affectueusement. ». Signé Carly

VII

Le soir tombe et ma vue baisse.

En mars prochain, j'aurai 78 printemps.

Le temps presse.

Je veux terminer ces quelques notes, prenant exemple sur Carly qui, jusqu'à la fin a travaillé avec acharnement pour découvrir, et nous faire connaître cette histoire de notre famille. A cet égard, les documents sur la famille Dussap, dont je viens de vous donner lecture, m'ont tout particulièrement émue. On sent la grande fatigue de mon frère et, en même temps, sa volonté plus grande encore d'aller jusqu'au bout.

Je vous ai donc dit tout ce que je savais sur les Dussap, qui ont réaménagé le caveau de famille du Crêt de Roch, et apporté dans notre famille la propriété de Roche-la-Molière.

Nous allons passer à une autre branche, toujours du côté paternel, les Pupil, c'est-à-dire la famille de ma propre grand'mère paternelle, Anne-Marie Pupil, épouse de Arnaud Belon.

Carly avait beaucoup de sympathie pour cette branche de la famille. Voici ce que j'en sais :

La famille Pupil a toujours vécu à Saint-Étienne, graveurs-coffriers. Certains ont accédé aux affaires locales, comme Claude Pupil, Officier Public, membre du Conseil Général de la commune d'Arneville, en l'an II de la République.

GÉNÉALOGIE PUPIL

Claude Pialat (84)

épousa

Anne Mandaroux (85) vraisemblablement née à Tence en Velay, entre 1715 et 1729

Pierre Pialat, fils du défunt Claude Pialat

épousa

Antoinette Chataignon,

filles légitimes de Marc Chataignon de Cellieu et de Catherine Charrain âgée de 30 ans

Ils se marièrent le 4 février 1754

2ème mariage de Pierre

le 30 octobre 1767 avec

Françoise Meas, née le 14 mai 1736 à Saint-Étienne (paroisse N-D)

Pierre Pialat (42)

Françoise Meas (1736-1806)

eurent une fille Philiberte Pialat

qui épousa

Antoine Pupil

Leur fils, Gaspard Pupil

épousa

Claudine Roch

Ce sont les parents de Anne-Marie Pupil,

ma grand'mère.

Ainsi se termine, inachevée, la saga de la Famille Belon.

Comme vous le voyez, Carly, n'a pas eu le temps de reconstituer la généalogie des femmes de la famille ou comme nous disons aujourd'hui, des valeurs ajoutées.

Ans, pour la branche Pupil - (la famille de ma propre grand'mère) - mon savoir se résume à cette brève succession de noms (qui remonte tout de même jusqu'en 1715). Je sais aussi que les Pupil ont toujours habité à St-Etienne dans le quartier de Notre Dame.

De ma grand'mère, je n'ai qu'un seul souvenir personnel : elle avait des yeux bleus très pâles, qui riaient.

VIII

Puisque les femmes me paraissent un peu oubliées dans cette histoire, je vais vous dire tout ce que je sais de la famille de Maman avant que ces modestes souvenirs ne tombent dans la trappe des oubliettes.

Le père de maman, Charles Lançon, sortit Major de l'École des Mines de Saint-Étienne.

Il était le fils de Joseph Lançon et Philiberte Tardy.

Voici ce que je sais de sa carrière : Charles Lançon, Ingénieur en Chef du Service des Hauts Fourneaux à Chasse (Isère) - Directeur aux Forges de Saint-Nazaire (Loire-Atlantique) - Directeur des Usines Mudelos (Bilbao - Espagne) et des Mines de Fumel (Lot-et-Garonne).

Nous savons aussi qu'il fut envoyé en Russie pour la mise à feu de hauts-fourneaux.

Mais il fut surtout l'inventeur du ferro chrome, découverte qui rapporta cent francs/or à l'inventeur, et une fortune dit-on à l'entreprise qui exploita ce brevet.

Il épousa Laurence Chatain. Ils eurent 5 enfants :

- un fils, Joseph Lançon - ingénieur chimiste. Il fit toute sa carrière dans une mine d'uranium à Guardia, au Portugal - Célibataire.

- quatre filles :

Marie-Louise, maman,

Gabrielle, ma marraine,

Jeanne,

et Bertita, la petite sœur très aimée, qui mourut prématurément, à 13 ans, d'une fièvre typhoïde.

Marie-Louise épousa Jean-Baptiste Belon, Ingénieur Civil des Mines. Ils eurent 7 enfants :

- Jean, Officier, mort des suites de la guerre d'Indochine et de sa captivité chez les Japonais.
Il avait épousé Yvonne Desbordes. 3 enfants :

Marie-Françoise

Georges

Véronique

- Mercédès, épousa Jean-Paul Garde.

Ils eurent 5 enfants :

Pierre

Chantal

Michel

Jean-Paul

Daniel †

- Gabrielle, épousa André Vignon, Ingénieur de l'École Centrale de Paris.

Ils eurent 13 enfants :

Dominique

Geneviève

André-Pierre

Danièle

Élisabeth

François-Xavier †

Christian

Pascale

Laurence

Marie

François

Jean-Baptiste

Frédéric

- Élisabeth, épousa Charles Fressenon, ingénieur Civil des Mines, qui avait deux filles d'un premier mariage, Jeanne-Marie et Marie-Paule †

puis :

Bruno

Marie-Françoise

Patrick

Jacques

- Charles Belon †, dit Carly, épousa Madeleine Lian. Ils eurent 2 enfants :

Évelyne

Joël

- Jacques, entra chez les Franciscains au Maroc et devint Père Daniel.

- Marie-Thérèse épousa Émile Fargeton, Tisserand. 6 enfants :

Marie

Véronique

François

Agnès

Isabel

Benoît

Carly n'a pas eu le temps de remonter la généalogie des Lançon au-delà de la Révolution :

Annet Chatain, épouse Catherine Aubert

|

Étienne Chatain, épouse Marie Mortier fille de Claude Mortier

|

Paul Chatain, épouse Marie Antresangle

|

Laurence Chatain, épouse Charles Lançon

|

Marie-Louise Lançon

Cette énumération est peu de chose.

Un personnage, cependant, émerge de cette monotone litanie. C'est celui de Claude Mortier, père de Marie Mortier, le femme de Etienne Chatain.

Parce qu'une miniature le représentant trônait sur la cheminée du salon de mes parents, nous avons été amené, un jour ou l'autre à demander : "qui est-ce".

Claude Mortier est représenté, de profil ; Il est vêtu d'un habit bleu, col blanc et jabot

tuyauté, son front est haut, un peu dégarni, ses cheveux châtains, sont ramenés sur la nuque en catogant, son nez aquilin donne à son visage un air énergique.

Claude Mortier est mort à 38 ans, le 31 mars 1793 dans une fusillade sur le pont de la Guillotière, à Lyon.

En 1793, à Paris, la Convention veut imposer sa loi à tout le pays. Lyon n'exécute qu'en trainant les pieds les dictats venus de la capitale. Après des mois de résistance larvée, la Municipalité lyonnaise qui compte parmi ses membres quelques royalistes, décide, par une action spectaculaire de passer ouvertement à l'opposition. C'est ainsi qu'après un procès rondement mené, elle condamna à mort le porte parole de la Convention à Lyon, un révolutionnaire sans état d'âme, l'animateur du Club local des Jacobins, Joseph Chalier.

On sortit pour la circonstance, du hangard où elle rouillait pacifiquement, la guillotine, envoyée par Paris, et dont personne ne savait au juste comment s'en servir, et la sentence fut exécutée. Il fallut s'y reprendre par trois fois.

A Paris, à la Convention, se firent des cris de rage et de vengeance, que la première ville industrielle de France ait osé commettre un tel acte sanglant d'insubordination, appelait une punition immédiate et implacable. Lyon serait rayé de la carte, ses monuments détruits, ses habitants passés par les armes.

L'armée républicaine eut facilement raison des rebelles lyonnais, hâtivement rassemblés autour d'un ancien général du Roi. La ville fut reprise et la répression terrible.

Les plus beaux monuments de Lyon furent démolis et les révoltés, attachés en grappes humaines, mitraillés à bout portant, dans la plaine des Brottaux, les cadavres jetés dans le Rhône.

Je veux croire que Claude Mortier, mourut, les armes à la main en défendant sa ville comme nous l'a transmis la tradition familiale.

En effet, la date de sa mort est le 31 mars 1793, l'effroyable répression s'abattit sur la ville de l'automne à la fin de cette même année 1793. Ce fut Fouché qui se chargea de cette triste besogne.

Après la mort de son mari, Michelle, sa femme, fuyant Lyon s'installa à Saint-Galmier.

Après la mort de son mari, Michelle, sa femme, fuyant Lyon s'installa à Saint-Galmier.

Ainsi, les deux branches de notre famille, la branche paternelle et la branche maternelle, se sont croisées à Saint-Galmier dans les années 1793, bien avant que Jean-Baptiste Belon, notre père, ne rencontre, à Saint-Etienne, Marie-Louise Lançon, notre mère.

Je ne veux pas terminer ce récit par une histoire aussi sanglante. Laissez moi vous parler une fois encore de Maman.

Savez-vous qu'Evelyne, la fille de Carly, travaille dans une Agence de Tourisme à Toulouse. Un jour, cela se passait, je crois, il y a un ou deux ans, elle se trouva responsable d'un car de touristes. Alors qu'elle bavardait avec un des voyageurs, avant que le car ne s'ébranle, le chauffeur l'appelle : "Mademoiselle Belon !".

Evelyne s'approche donc du chauffeur et règle avec lui le problème, si problème il y avait. Comme Evelyne regagne sa place, une femme d'une soixantaine d'années, m'a-t-elle dit, la retient timidement par le bras et lui dit : "Mademoiselle pardonnez moi si je suis indiscrete, mais je voudrais vous poser une question. J'ai connu autrefois, à St-Etienne, quand j'étais enfant une grande dame blonde avec des yeux bleus, très doux, très bons. Elle était toujours entourée d'une ribambelle d'enfants blonds. Elle s'appelait Madame Belon, seriez-vous parente ?

Bien sûr, vous avez devinez, il s'agissait de Bonne Maman !

Et maintenant, je vous le demande. Ne voyez vous pas là une espèce de petit miracle, Maman est née en 1882 à Givors, dans le Rhône.

L'anecdote que je vous ai contée se situe à Toulouse en 1989 ou 90. Plus de 100 ans après sa naissance, à plusieurs centaines de Km de son pays natal, dans une ville où elle n'est jamais venue, une inconnue célèbre encore la bonté et la beauté de Maman.

"La mémoire du juste est éternelle".

Je ne veux pas terminer ce mémoire sans remercier André, votre père, grand'père ou arrière grand'père pour son aimable patience pendant la "durée des travaux". Sans doute a-t-il toujours eu ses pantalons repassés et ses repas servis à point et à l'heure, mais mon attention était ailleurs. Il l'a supporté avec le sourire et n'en a pas fait une "allergie aux ancêtres".

Mieux, il m'a aidé efficacement, me signalant dans ses lectures (il lit beaucoup) tout article ou publication ayant trait à la généalogie. Je me souviens encore d'un savant spécialiste qui prétendait prouver "mathématiquement" que nous descendons tous de St-Louis ! J'en ai rêvé !

Merci aussi à Jean-Baptiste qui s'est chargé de l'exécution matérielle de ce livret.

J'arrêterai donc ici cette histoire inachevée. A vous de vivre la suite, mes chers enfants, mes 98 "cadeaux du ciel".

Suivant la formule consacrée "Courage et confiance".

Terminé le 2 octobre 1991, cent onzième anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste Belon, mon père.

TABLE DES DOCUMENTS

Certificat de Naissance de Gabriela Belon	P. 9 a
Certificat de Confirmation de Gabriela Belon	P. 10 a
Reçu de 1000 livres, signé par Claude Fayolle, à sa belle-mère Marie Font	P. 13 a
Passeport de Jean-Baptiste Belon	P. 17 a
Certificat de Baptême de Pierre-Antoine du Cateau le 25 Mai 1744, établi par le Curé de Walincourt	P. 18 a
Certificat de l'Archevêque authentifiant le précédent	P. 19 a
Testament du Juge Brugnon	P. 20 a
Livre d'or familial de Pierre-Antoine Duchateau	P. 21 a
Acte de Naissance de Christophe Faure Fils de Jean-Baptiste Faure et Gabrielle Belon Futur Maire de ST-Etienne	P. 26 a
Certificat de Baptême de Magdeleine Chaland	P. 31 a